

Catégorie C – 3^e prix

Laurence Marconi

MONTRE-MOI TES CORNES

Geneviève et Lucile m’observent à travers les gouttes de pluie qui serpentent sur les carreaux. Je le sais. J’imagine leur regard, affolé. J’aime la pluie, le ciel gris et bas, le vent qui fouette le visage. Allongé sur la pelouse, j’offre mon visage aux rafales. Les gouttes rebondissent sur mon ciré et sur mes bottes en caoutchouc avec un bruit sec. Elles me martèlent le visage. Je suis bien, les yeux fermés, la bouche ouverte, pour recueillir un peu de cette eau qui me lave de toutes les souillures du quotidien : les paroles vides de sens distribuées mécaniquement, les gestes absurdes accomplis pour rassurer mon entourage, les sourires fades, les baisers concédés sans chaleur. Je suis une marionnette. Ma femme et ma fille tirent les ficelles à leur guise, pour m’animer selon leur humeur. Mais lorsqu’il pleut, les fils s’emmêlent. Je ne suis plus un pantin inanimé. Impuissantes, elles me guettent de derrière les carreaux. Mon corps s’épanouit dans l’herbe boueuse, ruisselante. Elles, elles aiment abandonner leur corps aux rayons du soleil brûlant, moi, je m’enivre de cette eau glaciale qui me libère de leur étreinte. Seulement aujourd’hui, l’orage tombe mal, très mal. Geneviève et Lucile ont observé avec angoisse les paquets de nuages noirs qui s’amoncelaient dans le ciel. La table était prête, les couverts à poisson gisaient sur la nappe blanche immaculée. Les couverts à fromage étincelaient à l’ombre des verres en cristal. Et le soleil avait été commandé de longue date, en même temps que le traiteur, le champagne mais voilà qu’il faisait faux bond. « Papa, je t’en supplie ! Pas aujourd’hui, tu peux bien t’en passer, juste une fois ! », « Tu ne vas tout de même pas faire cet affront à ta fille ! Nous seules pouvons supporter tes manières de rustre ! Tu ne vas pas imposer ça à Luc et à sa famille ! Quelle honte pour nous ! » J’étais planté au milieu du salon, affublé d’un costume neuf, blanc, ridicule. Un sourire jusqu’aux oreilles, figé, grimaçant. On m’avait habillé, abreuvé de recommandations. Guignol rutilant, prêt pour la parade, pour la plus grande hypocrisie de l’année. Ma femme recevait pour la première fois le fiancé de

Lucile, Luc, et ses parents. Déjeuner capital, où nous allions être jugés, jaugés, à la qualité des petits fours, l'éclat de l'argenterie et la vacuité de nos paroles. Mais le ciel n'en a fait qu'à sa tête. Il s'est mis à tempêter et s'est libéré de toute son eau, comme une outre trop pleine. C'est l'affolement dans la cuisine ! Le mur des lamentations ! Luc et sa famille vont bientôt arriver ! Et je suis vautré dans la boue, libre, affranchi. Je me ressource. Mais soudain la pluie cesse, les dernières gouttes glissent entre les poils de ma barbe fraîchement taillée. Je reste encore un long moment étendu, inerte, jusqu'à ce que le soleil chasse les nuages et me chasse par la même occasion. Je n'aime pas la caresse de ses rayons obséquieux. Je me relève. C'est le moment, je me mets à arpenter mon jardin, en lisière de la haie touffue qui nous sépare des voisins, et je guette, fébrile. Je sais qu'ils vont venir à moi, majestueux, dans un glissement lent et élégant. Comme moi, ils sortent avec la pluie. Je les aperçois enfin qui pointent leurs cornes hors des taillis et mes gestes d'automate retrouvent souplesse et dextérité. Un à un, je cueille les escargots et les transporte dans la remise au fond du jardin : ma coquille, mon bouclier contre la bêtise humaine. Geneviève et Lucille ne foulent jamais le sol de mon refuge. « Quelle horreur ! Des escargots ! Comment peux-tu te passionner pour des bestioles aussi répugnantes ! Gluantes ! Sans intérêt ! » Eh oui, Geneviève, ils sont ma vie, ma passion. Toi, tu ne l'as jamais été. Eux seuls donnent un sens à ma vie. Je me suis laissé caresser par tes rayons, il y a longtemps, j'étais jeune, plein d'illusions. Tu m'as ébloui, le temps de me passer la bague au doigt ou plutôt, la corde au cou. Mais j'ai rapidement senti le souffle froid, le vide, le gouffre. Même lorsque ton ventre était rebondi, tu étais creuse. Ta fille est comme toi, tu l'as façonnée à ton image. Je n'ai pas réagi, je suis rentré dans ma coquille. Je n'ai pas élevé ma fille mais j'élève mes escargots. Je les aime, je les cajole. Je les respecte. Eux, ils prennent le temps d'être eux-mêmes. Toi, tu cours après ton apparence. Ils ont sans cesse leurs sens en éveil. Les tiens ne servent plus à rien depuis longtemps : tu ne sens plus, tu ne humes plus. Tu parades, tu fais la roue pour plaire, tu roucoules pour séduire. Tu es un paon vaniteux, une tourterelle coquette ! Grâce à leurs cornes, mes escargots captent tout. Toi, tu ne comprends plus rien, tu passes à côté de l'essentiel. Alors, accueille donc Luc Pomarolle et ses géniteurs et laisse-moi accueillir mes nouveaux Hélix Pomatia en toute tranquillité !

Depuis combien de temps suis-je accroupi, le visage collé contre le grillage, les mains enfouies dans le trèfle nain ? Ici, la vie est au ralenti. Une à une, les gouttelettes s'échappent du tuyau d'irrigation. Je suis fasciné par le glissement des centaines d'escargots qui rampent sur leur lit vert tendre. Je les laisse grimper sur mes mains. J'aime le contact de ces corps gluants qui lentement traversent mes paumes et laissent leur empreinte, trace luisante et collante, avant de glisser à nouveau sur le trèfle humide. Je ne suis pas un obstacle pour eux, ils m'ont apprivoisé. J'aime la légère succion qu'ils exercent sur ma peau, lorsqu'ils s'agrippent à moi. Je contemple les dessins de leur coquille, tous différents. J'admire leur placidité, leur fierté, lorsqu'ils sortent de leur coquille et se redressent, fiers et conquérants, dardant leurs cornes comme le symbole de leur liberté. L'humidité constante plonge la remise dans une moiteur quasi tropicale, mes yeux se ferment, et je deviens l'un d'eux.

Des bruits de voix me parviennent. Les invités sont arrivés. Il va falloir que je les rejoigne. Je ne dois pas être responsable de l'échec du mariage de Lucile avec Luc. « C'est la chance de sa vie ! Luc est un garçon a-do-rable, qui a reçu une éducation re-mar-quable. Et n'oublie pas que son père est à la tête d'une des plus grosses conserveries de la région ... l'avenir de notre fille est assuré !... » Son avenir, sans doute mais son bonheur, lui, n'est pas assuré du tout. Luc, un garçon re-mar-qua-ble-ment coincé tu veux dire ! Un pur produit de sa classe, pétri de certitudes ! Un avenir en conserve, voilà ce qui attend ta fille, Geneviève ! Elle ne sera rien de plus qu'une vulgaire sardine à l'huile, rangée dans une boîte, marinant dans un monde étriqué, étiqueté... Je me faufile hors de la remise. Vite, je traverse le jardin, en longeant la haie. Surtout, ne pas être vu dans mon accoutrement. La terrasse donne sur le côté ensoleillé de la maison, je peux donc rejoindre le garage ni vu ni connu. Geneviève jacasse, s'esclaffe, le grand show a commencé. J'en ai la nausée. Mon costume blanc gît sur le dossier de la chaise en bois. Il n'a pas un faux pli. Je l'enfile à la hâte. Guignol est prêt pour recevoir les coups de bâtons. Tu vois Geneviève, je ne suis pas un monstre, malgré le dégoût que vous m'inspirez, toi et ta fille, je me plie à vos désirs. Si seulement vous pouviez accepter mes différences. Je me faufile dans la cuisine. Les plateaux de canapés multicolores sont exposés sur la table. En un clin d'œil, je suis sur la terrasse. Geneviève gesticule. Ses doigts aux ongles vermillon s'animent et s'envolent, comme des papillons ensanglantés. Elle

m'aperçoit soudain et me perce du regard. Si elle avait un arc et des flèches, elle me transpercerait le cœur, tant le sien est gonflé de ressentiment à mon égard. Mais les Pomarolle n'y voient que du feu et m'accueillent avec un sourire crispé, tandis que Geneviève laisse échapper un chapelet de paroles mielleuses.

« Ah, voici le Papa de Lucile ! J'ai expliqué à nos hôtes que la commande chez le pâtissier n'était pas prête et que tu as dû t'attarder en ville plus longtemps que prévu. » Geneviève tire sur les ficelles et mon visage se fend d'un large sourire au moment où mes jambes se mettent en mouvement et se dirigent vers Madame Pomarolle. Je courbe l'échine sous le regard impérieux de ma femme et je fais le baise main à la future belle-mère de Lucile. Sa main est poisseuse, je préfère le contact visqueux de mes escargots. La poigne virile du beau-père me laisse indifférent. Je m'écoute dire des amabilités sur un ton cordial, à défaut d'être chaleureux. Je laisse la chaleur au soleil et à Geneviève qui brille de tout son éclat. Visiblement, rien n'est trop beau pour séduire les Pomarolle. Quant à Lucile, elle est éteinte. On dirait une petite fille, souriant niaisement, sa main perdue dans celle de Luc. Elle est intimidée par la belle-famille. Elle a perdu sa belle assurance, du coup, elle est presque attachante. L'apéritif se prolonge. Lucile porte les plateaux de canapés et les offre à la ronde. Elle me donne le tournis. Sa mère aussi. Elle fait des moulinets avec les bras pour illustrer ses propos. La conversation me parvient comme un bruit de fond. J'affiche un sourire figé, ni trop mièvre ni trop forcé, sourire que je me suis composé au fil du temps et qui me permet d'être là, tout en étant ailleurs. Un masque. Pratique. Les coupes de champagne sont vides, les plateaux aussi et nous passons à table, dans la salle à manger. Une odeur écoeurante de beurre fondu s'échappe de la cuisine. Madame Pomarolle s'extasie sur la décoration de la table. Geneviève rosit de plaisir. Je fixe sa bouche, maquillée de rouge sang. Elle est parfaite ou presque. Un peu de rouge à lèvres sanguinolent a dérapé sur ses dents. C'est la seule fausse note, même le saumon en Bellevue que Lucile dépose avec précaution au centre de la table est parfait. L'œil vitreux, la bouche ouverte, rose à souhait, sous son vernis de gelée luisante. Tout est en harmonie. Je suis le seul à ne pas être à ma place. Mon esprit s'échappe et traverse les cloisons. Je rejoins mes Helix Pomatia. J'aime leur coquille aux teintes d'automne. Autour de moi, les couleurs sont criardes, rouge vif, rose brillant. Les voix sont haut perchées. Je rentre dans ma coquille. J'avale avec peine ma tranche de saumon et les paroles sucrées de ma femme. Tout m'écoeure. J'ai l'impression que je vais tourner de l'œil.

Je suis happé par une spirale infernale, je tente de soutenir le regard des autres, en vain. Seul celui de ma femme me terrasse, un regard glacial, haineux alors qu'elle dépose dans mon assiette une cassolette fumante. Au creux de chacune des alvéoles gît un escargot, ratatiné, ébouillanté, noyé dans du beurre fondu. Mon cœur se soulève, dans un ultime soubresaut, je soutiens un court instant le regard victorieux de ma femme et je m'effondre, foudroyé, sous le regard horrifié des Pomarolle.